

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
adée à la famille

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

SOMMAIRE

Piété Filiale	X.
La Dionaea	A. GAUDEFROY
Les cartes et la messe	CISEAUX
Le premier cigare	A. VERLEY
Les robes trop longues	DR. B.
Mon premier pèlerinage à Oka	AUGUSTIN LELLIS
Le verre de l'ivrogne	REP.

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTINS

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA.

TOUSSEZ-VOUS?

Depuis un Jour!

Une Semaine!

Un Mois!

Une Année!

Des Années!

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Gout.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

23 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

217 Rue des Commissaires, Montréal.

Docteur C. Laviolette

Membre de la Société Française d'Otologie et de Laryngologie de Paris.

MALADIES du NEZ, de la GORGE et des OREILLES.

Heures de consultation : Les lundi, mercredi et vendredi, 9 à 11, 2 à 4, 7 à 8
Les mardi, jeudi et samedi, 2 à 4, 7 à 8.

49^e re St-Denis, Montréal.

BELL TELEPHONE : 6859.

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centias pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

DECISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER TOUS LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

PIÉTÉ FILIALE.

(Pour la FAMILLE).

Un père de famille était dangereusement malade. Son petit garçon, âgé seulement de huit ans, s'introduisit furtivement dans sa chambre, et s'approchant timidement de son lit, lui dit naïvement : " Papa, le médecin a dit que vous serez peut-être mort demain. On console maman qui pleure dans sa chambre. Personne n'ose vous parler de votre état, mais j'ai voulu le faire moi-même. Au catéchisme, monsieur le curé nous a dit que c'est un péché de laisser mourir ses parents sans les faire confesser. "

Merci mon cher enfant lui dit le digne moribond, et que Dieu te bénisse ! car je te serai redevable du salut de mon âme. Va donc vite chercher Monsieur le curé.

Après avoir reçu les sacrements, le malade s'écria : " Que serais-je devenu sans la charitable attention de mon fils ? " Heureux les parents à qui Dieu donne de tels enfants ! "

Je ne sais ce que c'est que d'être coquin, je ne l'ai jamais été : mais je suis effrayé de ce qu'il y a de misère dans l'âme d'un honnête homme. (de Maistre.)

LA DIONAËA

FANTAISIE

(Pour la FAMILLE.)

(Suite)

—“ Elle est donc bien belle ? ”

—“ D’une beauté en comparaison de laquelle pâlisseraient toutes celles d’ici-bas ! ”

“ Le voilà, pour un savant, plus poète que moi, ” se dit intérieurement Albert, vivement intrigué par ces dernières et énigmatiques paroles.

“ Et cette union dont parlait ta lettre, reprit-il à haute voix ? Est-elle déjà réalisée ? ”

“ Oui, répondit Albert avec transport, depuis le jour où l’Italie, cette terre de l’amour qui devient de plus en plus celle de la science, m’a mis en possession du trésor que je n’aurais pu trouver nulle part ailleurs ! ”

Albert était complètement dérouté :

Ah toi ! mais je n’y comprend plus rien ! Tiens, vois-tu, il faut en finir, dussé-je paraître indiscret. Puis-je la voir cette mystérieuse Dionæa ? Pourquoi ne m’as-tu pas encore fait l’honneur de me la présenter ?

A ces derniers mots, Albert se leva comme mû par un ressort :

“ Es-tu venu pour tourner encore en dérision, comme jadis tu le faisais avec ma mère, mes efforts, mes labeurs, et mes espérances ? Pars sans la voir ! mais si tu veux t’associer en ami sincère à mon triomphe, à mon bonheur et à mes espérances, suis-moi ! ”

Il alla ensuite ouvrir une porte située au fond de la salle, à manger et donnant de plain pied dans la serre où il entra après avoir allumé une torche de pin résineux. Jacques le suivit sur le seuil, en proie à je ne sais quelle crainte vague inspirée par le silence lugubre de ce lieu et par la clarté indécise de la torche. Cette crainte augmenta lorsque le savant lui dit en se retournant brusquement.

“ Qu’allais-je faire ! si tu tiens à ta vie, n’entre pas encore et attends que je t’appelle. ”

Le jeune peintre entendit alors un léger bruit semblable au frôlement d’une robe sur un tapis ou bien à un battement d’ailes. Il voit ensuite Albert prendre, dans une corbeille, un morceau de viande qu’il jeta après l’avoir fixé au bout d’une plante qui occupait

le milieu de la serre. Le bruit sinistre qui l'avait déjà tout à l'heure intrigué se fit encore entendre, puis tout redevenait immobile et silencieux.

“ Tu peux entrer maintenant dit Albert à son compagnon.”

Jacques s'approcha avec curiosité et aperçut une caisse remplie de terre et de mousse, au dessus de laquelle s'élevait une plante étrange, sorte de monstre, d'hydre végétale d'une forme hideuse. Elle se composait d'un tronc central à la base duquel surgissait une foule de branches flexibles garnies de feuilles dont la surface et les bords étaient armées de dents aiguës. Jacques constata même avec effroi que toutes les branches étaient relevées et toutes les feuilles, dégoutantes de sang et réunies contre le tronc central pour éteindre et comprimer la proie qui venait de leur être jeté en pâture.

“ Eh bien ! la voilà cette fameuse Dioncea pour l'amour de laquelle j'ai mis la frontière entre vous et moi, lui dit le savant avec un sourire à la fois ironique et triomphant. Elle est moins séduisante, n'est-ce pas, que celle que vous aviez imaginée. Psychologue de malheur, que n'as-tu suivi mon conseil et fait un peu plus de botanique ! Tu n'aurais pas commis le bévue de proposer et d'accepter cette mission de repêcher un fils de famille, qui échoue si piteusement ! Regarde-la bien, ajouta-t-il en changeant sur le champ de ton et avec toute l'exaltation d'un homme absorbé par l'idée fixe, contemple l'œuvre de toute ma vie et de mes patients labeurs ! Cette plante, au moment où j'en fis l'acquisition, à gros deniers, chez un marchand de Rome, était déjà beaucoup plus développée que les plantes insectivores dont parlent Warming et Darwins. Je n'étais pas, comme d'autres savants du reste, satisfait de leurs recherches et de leurs découvertes, si profondes pourtant et si belles, car, depuis longtemps mes propres travaux m'avaient convaincu qu'ils n'étaient qu'à la frontière d'un monde nouveau. J'ai repris leurs expériences, j'ai développé, avec une sollicitude infatigable, ces étranges dévoreuses d'insectes dans l'espoir que grâce à une sélection alimentaire habilement appliquée, je réussirais à en faire des monstres affamés de chair et altérés de sang. Tu vois si j'ai réussi ! Est ce en vain, me disais je, que les écrivains anciens nous parlent d'hydres et de dragons ? Ces créatures gigantesques ont pris naissance et développement à une époque de fécondité où la terre, encore vierge et dans toute sa puissance productive, pou-

vait leur offrir la seule nourriture qui leur convient. J'ai ramené cet âge et ma *Dionœa* et, avec l'arbre dragon de Java le rejeton régénéré de ces monstres primitifs ! Mais je n'ai encore franchi que la première étape ! ”

“ Où veux-tu donc en venir ? interrogea Jacques stupéfait. ”

A démontrer victorieusement, en le rendant étroit presque jusqu'à l'anéantir, le lien qui unit le monde animal au règne végétal à donner à cette plante la faculté locomotrice qui lui manque encore. Le jour où ses racines, maintenant encore inertes, deviendront des organes articulés capables de la transporter partout où son instinct lui fera pressentir une proie, ma victoire sera complète. Isis sera sans voiles et la nature sans secrets pour moi. Ce jour-là Warming, Darwins, jusqu'ici mes maîtres, je serai le vôtre et je pourrai peut-être songer au repos ! Mais à propos, il est temps que je songe au tien. Passe la nuit sous mon toit, car mon bavardage nous a menés trop loin pour que tu puisses l'aventurer seul dans cette région. Demain, je te rendrai la liberté jusqu'au jour où je t'inviterai à venir célébrer avec moi mon dernier triomphe !

IV

Jacques, de retour à Rome ne tarda pas à être absorbé par le culte et par l'admiration des chefs-d'œuvre de tout genre où son âme de catholique, de poète et d'artiste découvrait chaque jour des splendeurs nouvelles. Aux grandeurs du passé venaient se joindre pour lui celles du présent dans cette Rome de Léon XIII captif et dépossédé, mais plus grand mille fois que Léon X et Jules II au faite de leur puissance et de leur gloire, de même que les pompes religieuses du Vatican l'emportaient mille fois à ses yeux sur la civilisation et sur l'éclat tout païens du siècle de Léon X et sur les gloires militaires du fougueux cardinal plus fait peut-être pour s'appeler le général de la Rovère que le pape Jules II. Mais la figure austère, fine et profonde de ce grand vieillard, l'incessante activité de sa pensée qui parcourt et atteint tous les points de l'univers chrétien, le contraste entre cette bonté qui s'abaisse si doucement vers les humbles, vers les petits, les deshérités, et cette haute intelligence qui s'élève sans efforts vers les sommets de la foi divine et de la pensée humaine, cette sainte et apostolique audace qui semble prête à accepter tout état social, pourvu que Dieu et Jésus Christ y soient reçus et triomphants, tout le pénétrait d'admiration

et d'amour. Rome lui semblait le point de rencontre du passé du présent et de l'avenir des sociétés. Il eût presque voulu n'en plus sortir, parce que la, sans cesser d'être le fils de la France et de lui conserver un filial amour, il se sentait vraiment citoyen du monde et émancipé de toute servitude politique, de tous les cadres artificiels que brisent tôt ou tard les natures intelligentes et généreuses, au nom de cette liberté chrétienne faite de foi et d'humble soumission intérieure, de science, d'amour de charité et d'envolées vers un idéal à la fois divin et pratiquement fécond. Il avait donc bien vite oublié, non pas Albert, mais sa Dioncea. Après avoir, dès le lendemain même de sa visite à la villa Spinelli, rassuré la tendresse si légitimement inquiète de madame Deltil, dans une lettre où il raillait agréablement leur commune méprise au sujet de l'énigmatique plante, il avait abandonné son ami à une monomanie qu'il avait tout lieu de croire inoffensive.

Trois mois après, il reçut le télégramme suivant, expressif dans son laconisme :

Victoire ! viens sans retard ! Albert.

Il fit donc de nouveau, mais plus rapidement que la première fois, le trajet de Rome à la villa Spinelli. L'abandon et le silence qui régnaient aux alentours lui parurent plus lugubres encore que lors de sa première visite et lui donnèrent, sans qu'il eût pu dire pourquoi, le vague pressentiment d'une catastrophe. Arrivé devant la porte de la maison, il ne fut pas médiocrement surpris de la trouver toute grande ouverte. Il entra en toute hâte et put constater que toutes les pièces étaient dans les plus grands désordre, les meubles ouverts et les valeurs mobilières ainsi que les menus objets de prix, disparus. Il appela Albert à plusieurs reprises, mais sans recevoir de réponse et sans voir paraître âme qui vive. Il n'y avait plus à en douter, son ami avait été assassiné et sa maison, pillée par des malfaiteurs étrangers ou même par ses domestiques. Puis tout à coup une idée rapide comme l'éclair se présenta à son esprit et il alla droit vers la serre. Un spectacle horrible l'y attendait. La caisse, où la Dioncea était jadis ses branches et son feuillage sinistres, était vide. En regardant autour de lui, Jacques aperçut l'horrible créature arrêtée dans un coin de la serre et tenant entre ses branches et le tronc le corps d'Albert. Il conserva pourtant assez de sang froid pour se rendre compte que les pieds seuls avaient été pris, mais que la partie supérieure du corps était libre

et pendante. Saisissant alors le revolver qui ne le quittait jamais en voyage, il visa le monstre de manière à ne pas atteindre son malheureux ami, s'il était encore vivant, et lui déchargea successivement huit balles à la naissance de ses horribles tentacules. Elles s'abaissèrent aussitôt et la bête tomba sur le sol. Après s'être assuré qu'elle ne pouvait plus se relever, Jacques alla ramasser Albert et le transporta sur son lit. Le savant n'était qu'évanoui à la suite d'une perte de sang abondante et légèrement blessé, car son sauveur, par hasard providentiel, était arrivé juste à temps pour empêcher le vampire de lui épuiser les veines. Le lecteur devine sans peine ce qui en était. Le régime carnivore auquel la *Dionœa* avait été soumise et les soins particuliers dont elle avait été l'objet en avaient développé tous les organes. Les racines avaient formé, d'abord, des pédoncules, puis des organes articulés de locomotion, sans qu'Albert pût calculer l'instant précis où son élève en ferait usage. Le matin même du jour où Jacques devait arriver, au moment où le savant venait apporter comme d'ordinaire à son élève sa pâture quotidienne, elle avait fait instinctivement et pour la première fois appel à ses nouvelles énergies. Descendant de sa caisse, elle avait acculé Albert épouvanté dans un angle et réussi à le saisir entre ses tentacules, mais sans atteindre pourtant aucun organe essentiel. Les domestiques, accourus aux cris poussés par leur maître avait été saisis d'une épouvante superstitieuse et avaient pris la fuite, mais non sans conserver assez de sang froid pour emporter tous les objets sur lesquels ils avaient pu mettre la main. Jacques était arrivé fort heureusement peu après leur départ.

.....

Cette aventure a, comme on peut le penser, singulièrement refroidi l'enthousiasme d'Albert pour la botanique et surtout pour les plantes carnivores. Avant de quitter l'Italie, il a pris soin de brûler lui-même tous les manuscrits où il avait relaté les résultats de ses études et de ses expériences et mis en pièces, à coups de hache, le "cadavre" de la *Dionœa* pour l'empêcher de se reproduire. Depuis son retour en France, où il a accompagné Jacques, il s'humanise peu à peu jusqu'à lire parfois les vers de son ami. Enfin, tout porte à croire qu'avec le temps il fera, quoique savant, un homme du monde et un mari passable. Jacques, de son côté, pour n'être plus exposé à prendre le Pirée pour un homme..., je me trompe, une plante insectivore pour une femme, abandonne de temps à

autre la plume et le pinceau pour quelques études de botanique. Il a même constaté, chose dont il est seul à s'étonner, que sa poésie et sa peinture y gagnent. En un mot, ces deux hommes ont fini par où ils auraient dû commencer : au lieu de se faire contraste, ils se complètent par ce qui prédomine en chacun deux.

Amis lecteurs, il y a bien des plantes insectivores au feuillage horrible ou séduisant, aux corolles gracieuses ou aux conques perfides remplies d'un liquide tentateur dans lequel l'insecte étourdi ou gourmand vient chercher la captivité, puis la mort, jusqu'au moment où son bourreau rassasié rejette les débris informes du cadavre de sa victime. Mais, la philosophie, mais la science surtout, si vous vous défiez de la philosophie, le proclame bien haut, ni Warming, ni Darwins, ni aucun savant passé, présent ou à venir, ne saurait créer de plante carnivore. En rêvant cette fantaisie scientifique, l'auteur n'a eu qu'un seul but, caractériser dans cette plante-monstre, prise comme symbole, les forces aveugles de la nature et de la science et montrer dans Albert un exemple frappant de ce que pourraient devenir l'homme et son âme, dévorés et broyés par ces forces, si jamais elles réussissaient à prévaloir contre la foi religieuse, contre tout noble idéal humain, contre la sainte charité ! A tout prendre, Albert, malgré ses illusions, vous sera, n'est-ce pas, plus sympathique, surtout depuis le moment où nous l'avons vu associer à l'idéal religieux et humain—la science positive. Oui l'idéal et la science voilà les deux rayons dont sera composée l'aurore étincelante de notre XXe siècle, si plein d'énigmes, d'angoisses et d'espérances !

A. GAUDEFROY

UN JEU DE CARTES POUR ENTENDRE LA MESSE

Un dimanche, Richard Lajoie assistait à la messe avec les autres soldats de son régiment.

Au lieu de tirer de sa poche un livre de prières, il en sortit un jeu de cartes.

Scandalisés, quelques-uns des assistants allèrent se plaindre au Sergent de la compagnie.

Celui-ci vint faire une réprimande à Richard, qui n'y prêta aucune attention.

Piqué presque au vif, cet officier commanda de le conduire chez le major, qui demanda à Richard de s'expliquer.

Monsieur le major, répondit Richard, laissez-moi parler et vous serez satisfait.

D'abord, la pauvreté de notre pays ne nous permet pas de tout avoir, même l'instruction et des prières. Pour moi, les cartes remplacent tout cela.

Voici comment :

L'As me représente un Dieu tout-puissant et créateur de toutes choses.

Dans le Deux je vois l'Ancien et le nouveau Testament.

Le Trois est l'image de la Sainte-Trinité.

Le Quatre me rappelle les quatre Evangiles.

Le cinq me montre les cinq plaies de Notre Seigneur, les cinq vierges qui vinrent devant le divin Epoux avec leurs lampes allumées, et les cinq vierges folles qui se présentèrent avec leurs lampes éteintes.

Le Six est la représentation des six jours de la création.

Le Sept m'enseigne que le septième jour Dieu se reposa et que nous devons nous reposer.

Le Huit me représente les huit patriarches qui furent sauvés du déluge, Noé et sa femme avec ses trois enfants et leurs femmes.

Le Neuf est la figure des neufs lépreux sur dix qui furent guéris, le dixième seul étant venu remercier Jésus.

Ayant fini les cartes blanches, continua t-il, je passe maintenant à celles des figures.

Voici le valet de pique, je n'en dis rien pour le moment.

Les trois autres valets me représentent les principaux chefs des Juifs qui ont crucifié Notre-Seigneur.

La dame de pique est le commencement et la fin de la messe.

La dame de cœur me fait voir la bonne Sainte Vierge.

La dame de carreau est la figure de Sainte Anne.

La dame de trèfle est l'image de Sainte Elisabeth, la cousine de Marie, et aussi la reine de Sabà qui vint de l'extrémité du monde admirer la sagesse de Salomon.

Notre Seigneur me parait dans le roi de cœur, m'enseigne l'obéissance que je dois à mon Dieu.

Les trois aurrès rois me représentent les trois Mages qui sont venus de l'Ouest pour adorer l'Enfant Jésus dans sa crèche.

Les douze figures m'indiquent les douze mois de l'année et les douze apôtres de Notre Seigneur.

Je trouve dans mes 52 cartes les 52 semaines de l'année.

Je compte 366 points dans mes cartes qui me donne le nombre de jours dans l'année.

Mes cartes ne coûtent que cinq centins, et elle me servent de jeu, d'almanach, de bible et d'Évangile.

Le Major surpris lui donna sa grâce et 5 louis d'or, ce que Richard accepta avec plaisir.

Après lui avoir ordonné de s'acheter un livre de messe pour ne plus porter scandale, le Major se fit dire la signification du valet de pique.

Richard répondit : avec votre permission, je dirai tout ce qu'il me plaira.

Oui ; répondit le Major.

Eh bien ! dit Richard, le valet de pique me représente le roi Ponce Pilate, le plus grand jureur, et cette vilaine canaille de Sergent qui m'a forcé de comparaître ici devant vous si injustement.

Je vous salue respectueusement, monsieur le Major, et la messe est dite.

AMEN.

LE PREMIER CIGARE.

C'était un londrès.

Il gisait sur le trottoir, presque entier ; mais, jeté là avec insouciance par un gentleman, il n'y devait pas rester longtemps. Deux yeux bleus l'avisèrent ; une petite main nerveuse le saisit : le londrès avait trouvé son propriétaire, et il serait fumé coûte que coûte jusqu'au bout par l'enfant, qui l'emportait triomphant, et, dans sa joie, marchait vite, très vite, oubliant de faire retentir dans le grand Paris, qui s'allumait, son cri de colporteur :

« J'vends papier, plumes et enveloppes.

« J'vends pas de la camelote.»

Il gagna les faubourgs, et il faisait une nuit profonde quand il arriva chez lui.

Son chez-lui se composait d'une chambre étroite, située au sous-sol d'une immense maison, dont l'apparence, mortellement triste en plein jour par le soleil, était, ce soir d'hiver, plus lugubre encore.

Il enfila l'allée aux dalles humides, dont les murs suintaient, et qu'emplissait une odeur de moisissure ; il descendit un escalier qui conduisait aux caves, pompeusement qualifiées de *sous-sol*, et entra dans une petite chambre qu'éclairait une chandelle d'un sou.

Mais telle est la puissance de la jeunesse, tel le magnétique fluide de la joie, que l'entrée de ce beau garçon, qui apportait son bonheur dans ce triste intérieur, l'éclaira soudain d'un jour nouveau, l'embellit presque.

« Combien apportes-tu ? demanda une voix d'homme, âpre et dure.

— Trente sous ; j'ai fait une bonne journée, » dit l'enfant.

Et sa voix chaude et pleine atténua l'impression mauvaise de celle de l'homme qui l'interrogeait.

« Donne-les ! »

Il jeta, avec indifférence, toute sa recette dans la main tendue vers lui, et son regard joyeux chercha dans le coin le plus sombre une petite fille blottie sur une misérable paille.

L'homme sortit, avec les trente sous, et l'enfant, certain qu'une somme aussi forte le retiendrait dehors une partie de la nuit, courut à la petite fille, lui prit les deux mains, et s'écria :

« Oh ! si tu savais, si tu savais comme je suis content ! J'ai ce que je désirais le plus au monde.

— Tu as acheté un fonds ! lui demanda-t-elle, les yeux brillants.

— Non ; mais, quand je tiendrai boutique, je ne me passerai pas de semblables fantaisies.

— On t'a donné une paire de souliers ?

— Ah bien oui ! Pourquoi faire ? Je suis revenu joliment léger sur mes pieds nus.

— Alors c'est ?...

— Un cigare.

— Un vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

— Tu m'en donneras à goûter ?

— Les filles ne fument pas.

— Comme je voudrais être un garçon, » soupira-t-elle, faisant peut-être un retour pénible sur elle-même ; car enfin de cette joie, de ce bonheur, elle n'aurait d'autre part que sa sympathie.

« Nous nous lèverons de bonne heure, demain, lui dit-il, et avant de partir pour ma tournée j'irai fumer. Tu me regarderas. »

De bonne heure, en effet, le lendemain matin, ils sortirent ensemble, l'un pour savourer son cigare, l'autre pour en savourer le parfum, et quand ils eurent atteint la campagne, l'enfant fit craquer une allumette, et, avec une componction digne d'un acte aussi grave, alluma son premier cigare.

Sa sœur, en extase, s'était assise sur un banc, adossé à un grand

mur ; le chien, pâmé d'aise, regardait ce jeune maître qui, avec des airs d'homme, fumait comme si vraiment il n'avait fait que cela de sa vie. Quant au petit garçon, il envoyait dans l'air la fumée bleueâtre, et, avisant une fenêtre grillée, percée dans le mur, juste à sa hauteur, il s'amusa à repousser sa fumée entre les barreaux de fer rouillé.

« Qui est là ? » demanda derrière la fenêtre grillée, une voix très cassée, qui semblait sortir d'une tombe.

L'enfant ôta son cigare d'entre ses lèvres ; et se rapprochant de la fenêtre :

« Qui me parle ? »

La voix lui apprit que le mur derrière lequel il s'abritait était celui d'une prison, et qu'au fond de ce cachot était un vieillard, enfermé là pour avoir, un jour qu'il se mourait de faim, volé un pain chez le boulanger.

« Pauvre homme ! dit la petite fille ; et nous n'avons pas sur nous un morceau de pain à lui donner !

Maintenant ma nourriture n'est pas succulente, répondit-il d'un ton amer ; mais j'ai mes repas à heure fixe : pour les affamés, la prison a du bon.

— Oh ! dit le petit colporteur en regardant le ciel qui se teintait de belles lueurs du soleil levant, être enfermé, ne pas être libre, serait pour moi le plus grand des supplices.

— Et moi, dit le vieillard, moi qui ai autrefois pensé et parlé comme vous, savez-vous quelle est ma plus suprême privation ?

— Laquelle ? dit l'enfant en prêtant l'oreille.

— Ne plus suivre sur les boulevards les heureux mortels assez riches pour s'acheter des cigares et se permettre d'en jeter les bouts aux mendiants. »

Les deux enfants se regardèrent.

— Comme tu as eu de la chance hier d'en avoir un entier. Tu vois, il n'en avait que des bouts, dit la petite fille.

— Y a-t-il longtemps que ce plaisir ne vous a été donné ? demanda le petit garçon d'un air rêveur.

— Il y a quinze jours bien comptés que j'ai fumé pour la dernière fois, oui pour la dernière fois ; car je suis épuisé de fatigue et de misère, je mourrai bientôt ; sans doute je ne sortirai d'ici que pour être transporté à l'hôpital. Je le demande en grâce, et mon plus grand regret est de penser que je n'aurai jamais plus entre les lèvres un de ces beaux morceaux de cigare.

— Tendez la main, dit le petit garçon. J'ai ramassé hier mon premier cigare. Je le fume en ce moment ; mais moi, j'en fumerai d'autres... tendez donc la main.»

Il passa le cigare à travers les barreaux, sentit l'attouchement d'une main glacée et entendit une voix, qui lui disait :

« Merci.

— C'est triste d'être vieux, » dit-il en se détournant pour cacher

ses yeux humides à sa sœur, qui le regardait avec un mélange de tendresse et d'admiration.

La fillette posa sa petite main sur son bras.

« C'est plus beau d'être jeune, c'est vrai, répondit-elle ; mais ce qu'il y a encore de meilleur, vois-tu, c'est d'être bon. »

Il la regarda, et, trop naïvement pour qu'il y eût dans sa réponse la moindre pointe d'orgueil :

« Ça, c'est vrai, dit-il, et je suis content, oh ! oui, content, comme si j'avais fumé le cigare. »

A. VERLEY.

LES ROBES TROP LONGUES

Le titre seul de cette causerie fait voir à mes lectrices que je n'ai pas l'intention de parler des robes qu'elles mettent pour aller au bal ou en soirée, qui ont rarement le défaut d'être trop longues... du côté de la tête. Je veux leur parler des robes qu'elles mettent à leurs enfants lorsqu'ils commencent à marcher. Les bébés n'étant pas encore arrivés à ce degré de civilisation d'avoir, comme les grandes dames, des *couturiers*, je ne m'adresse pas à ces hauts dignitaires du costume féminin, qui accueilleraient probablement très mal ma demande si je les priais de faire des robes plus modestes et des traîne moins longues. Mes vues sont beaucoup plus pacifiques. Je m'adresse tout simplement aux couturières d'enfants, je m'adresse même aux jeunes mères, car parmi mes lectrices, il en est un grand nombre, et je les en félicite sincèrement, qui font elles-mêmes les vêtements de leurs petite famille, aidées dans la confection par les conseils du journal *Le Lutin*, dont l'abonnement coûte seulement 6 francs par an. Cela vaut beaucoup mieux pour elles que de lire des journaux ou des romans, ou d'écrire sur *les droits de la femme*.

Lorsque les enfants ne marchent pas, lorsqu'on les porte sur les bras, lorsqu'ils sont étendus dans ces petites voitures dont on use tant aujourd'hui et qui rendent, je le reconnais, de réels services, mais présentent de véritables dangers quand les ressorts manquent d'élasticité suffisante, rien n'est commode, rien n'est gracieux pour eux comme une longue robe. Mais lorsqu'ils commencent à marcher, lorsqu'ils essayent à faire quelques pas, il n'en est plus ainsi : rien n'est disgracieux, rien n'est dangereux pour eux comme une promenade publique par une belle journée, pour voir les inconvénients de ces vête-

ments. Toutes les mères, toutes les nourrices essayent de faire marcher les bébés, et presque toujours mettent des robes longues. Or, comme un enfant qui commence à marcher se penche instinctivement en avant, le pauvre petit n'a pas fait quelques pas qu'il pose le pied sur sa robe et tombe. Je sais bien que les nourrices diront que l'enfant est tombé sur le nez " parce qu'on ne lui a pas mis sa première robe d'un enfant un *samedi*, comme d'ailleurs l'enfant peut se faire mal. même en tombant sur le derrière, il me semble prudent, dès qu'il essaye à marcher, de lui mettre des jupons très courts. Cette précaution lui évitera bien des chutes, car, abandonné à lui-même, il tombe rarement, parce qu'il n'essaye pas à marcher tant que ses jambes ne sont pas assez fortes pour le soutenir. Des nourrices et même des mères ont le grand défaut d'apprendre à leurs enfants à marcher en les prenant par un bras. Le bébé ainsi tenu se penche du côté opposé, et pour peu que sa robe soit longue, il fait à chaque instant des faux pas. Comme il n'est soutenu que par un bras, tout le poids de son corps porte sur l'articulation de l'épaule ou sur l'articulation du coude, suivant qu'on le tient par le bras ou par l'avant-bras. De là des tiraillements plus ou moins dangereux de ces articulations : de là quelquefois de luxations de l'épaule ou même des fractures du bras.

Un grand nombre de nourrices, pour amuser les enfants, les font marcher sur le parapet des quais, en les tenant par un seul bras. Cet exercice est tellement dangereux que je ne comprends pas que les parents puissent le supporter un seul instant. J'ai vu cependant des mères applaudir à la joie de leurs bébés ainsi promenés. Que l'enfant fasse un faux pas, qu'il échappe un instant à la nourrice, il aura le bras démis ou sera victime d'un grave accident. Toutes les fois qu'un enfant commence à marcher, il faut le soutenir par les deux bras, ou le laisser aller libre. Lorsqu'on le fait monter sur un trottoir on doit l'enlever par les deux bras, et non par un seul comme on le fait presque toujours. Un grand nombre de maladies des articulations, dont on ignore les causes, sont souvent dues à ces imprudences de nourrices ou de bonnes.

On ne doit pas mettre de talons aux souliers des enfants qui commencent à marcher. Les hauts talons déplacent le centre de gravité du corps, qu'ils mettent en avant : de là des chutes continuelles. Toutes les femmes qui en portent ont l'air de boiter, leur corps n'est jamais d'aplomb. Que, par sacrifice à

à une mode disgracieuse ou pour paraître plus grandes, les femmes s'exposent à tomber, cela les regarde : mais je les en supplie, qu'elles n'exposent pas leurs pauvres bébés à en faire autant.

Lorsqu'un enfant qui aime naturellement le mouvement s'assied, lorsqu'il demande à être porté, c'est qu'il est fatigué : on doit souscrire à sa demande au lieu de le forcer à marcher comme on le fait par trop souvent. Un grand nombre d'enfants ont les jambes courbées parce que l'on ne s'est pas conformé à ce sage précepte, ou parce qu'on les a fait marcher trop tôt.

Toutes les mères qui savent habiller leurs enfants leur mettent, dès qu'ils marchent, des robes très courtes. Combien ces enfants sont gracieux lorsqu'ils courent, avec leurs petites jambes droites et dégagées ! Presque jamais ils ne tombent. Combien, au contraire, un enfant est disgracieux lorsqu'il veut courir vêtu d'une robe longue, comme la robe " empire " qui le menace ! Il tombe à chaque instant.

Que la mode et l'amour-propre des mères viennent donc ici en aide aux méthodes rationnelles de l'élevage des enfants.

Dr B.

A MA SŒUR, MDE V. LALONDE : IN MEMORIAM.

MON PREMIER PÉLÉRINAGE

au

Calvaire d'Oka.

Je me proposais depuis longtemps de suivre, à mon tour, cette voie douloureuse qui me rappelle les souffrances endurées par mon divin Sauveur, et qui aboutit au crucifixe de ce Dieu si généreux. Le quatorze de septembre dernier, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, j'ai vu l'accomplissement de ce désir que j'avais formé avec toute l'ardeur de mon âme. La veille, le soleil entrait à l'horizon dans un nuage qui bientôt s'étendit et couvrit tout le firmament. Il faisait noir, il n'y avait pas une étoile, et quoi que tout annonçât une journée pluvieuse pour le lendemain, j'espérai, cependant, que le Seigneur daignerait accorder un beau temps, à tant de fervents chrétiens qui soulaient honorer dans sa divine passion, dans sa mort expiatoire.

Vers sept heures, le matin, il pleuvait à verse, les chemins étaient méchants, mais les gros nuages se séparèrent soudain pour se disperser, sans doute après une prière bien plus méritoire que la mienne, et les gouttes tombaient encore fines quand ma sœur et

moi, nous décidâmes courageusement à prendre les chars pour nous embarquer ensuite sur le bateau à Sainte Anne.

Le " Prince of Wales " partit vers neuf heures et demie ; sa proue encore vaillante sillonnait l'Outaouais ; il filait depuis quelques minutes, quand la pluie cessa tout-à-fait, et le soleil fit mine de percer les nuées. C'était un voyage tout nouveau pour moi, et j'admirai les gracieuses maisons de plaisance échelonnées sur les beaux rivages bordés d'arbres. Des centaines de personnes étaient anxieuses d'arriver à destination. Le vapeur s'arrêta au quai Valois un peu au delà de la Pointe-Cadieux, où une foule vint s'ajouter aux pèlerins. Il était près de dix heures et demie quand nous abordâmes au quai d'Oka ; De nombreux fidèles, venus d'autres parts, nous y attendaient.

Après une pieuse visite à l'église de la paroisse pour demander la grâce de bien faire ce pèlerinage offert dans des intentions particulières, accompagnés de plusieurs abbés parmi lesquels se trouvait Monsieur Rousseau.

Nous nous mîmes en route, avec ordre, pour nous rendre au pied de la grande Croix qui indique le commencement du chemin du Calvaire.

" O Crux, ave, spes unica ! Mundi salus et gloria, piis adauge gratiam, reisque dele crimina. "

Le révérent Monsieur Lacasse, P.S.S., prédicateur éloquent, monta dans une chaire de circonstances, et adressa quelques touchantes paroles à l'auditoire recueilli " Vous êtes venus, ici, dit-il pour suivre ce sentier douloureux, où votre bon Jésus daigna endurer les plus horribles supplices, avant de verser, enfin, jusqu'à la dernière goutte de son sang pour vous. Que ce soit donc l'âme remplie de repentir pour le péché qui a conduit ce doux Jésus au gibet, l'âme remplie d'un grand désir de faire pénitence pour vos fautes, et de ne plus pécher à l'avenir que vous vous dirigiez vers le sommet du Golgotha. Demandez à la sainte Vierge qu'elle vous accompagne durant cette route qu'elle a voulu faire elle-même malgré la blessure de son divin cœur de mère. Récitez votre chapelet en cheminant, déplorez les souffrances de ce tendre Sauveur et chantez les louanges de la Croix. Priez, beaucoup !

Après avoir laissé passer les hommes, les femmes suivirent, et nous nous engageâmes au milieu du bois, dans un chemin sablonneux, difficile, montant par intervalles, obstrué de cailloux et de branches. Quand ils ne méditaient pas en silence, les uns chantaient, les autres disaient l'Ave Maria. Le vent soufflait dans le feuillage, pas un oiseau ne faisait entendre sa mélodie, la nature était triste et plaintive on eut dit qu'elle se souvenait de la grande tristesse que la mort de son Créateur lui imprima jadis.

De petites chapelles rustiques, blanchies à la chaux, s'élèvent de loin en loin dans des endroits déboisés où la foule s'agenouille et contemple les tableaux des diverses phases de cette nuit durant

laquelle Jésus souffrit des douleurs infinies, et dont le souvenir seul suffit pour faire pleurer un vrai chrétien. Nous nous prosternons, nous adorons le Dieu qui daigna donner sa vie pour nous, et le révérend prédicateur nous explique le but de chaque station par des sermons dont j'aime à rappeler quelques mots.

La première représente le Jardin des Oliviers où notre Rédempteur, près de ses apôtres endormis par lacheté, se prosterne le visage contre terre, et sue le sang et l'eau.

“Voyez mes frères, mes sœurs, cet Homme Dieu courbé sous le poids des iniquités de ce monde. Ce n'est pas que le sacrifice lui coûte : il nous aime, et usiez vous été seuls sur la terre qu'il serait descendu et mort pour vous, dit saint Bonaventure, Mais il voit l'inutilité de son sang pour un grand nombre, et ce spectacle à travers tous les siècles met en son âme une si poignante angoisse qu'il verse sur le sol une sueur sanglante. Que ce sang ne soit pas inutilement répandu pour nous ! Suivons fidèlement ce bon Sauveur dans la vertu, les larmes, et la pénitence.” AUGUSTIN LELLIS.

(A continuer.)

LE VERRE DE L'IVROGNE.

LA SENTINE DE TOUS LES
VICES, LA SOURCE DE TOUS LES MAUX:

Le péché d'ivrognerie chasse la raison,
noie la mémoire, amène les infirmités,
efface la beauté, diminue la force,
corrompt le sang, enflamme le foie,
affaiblit le cerveau, transforme
l'homme en hopital vivant,
cause des lésions internes,
externes et incurables;
ensorcèle les sens,
dame l'âme et vole
la bourse — est le
compagnon du
mendiant, le
malheur de
la femme,
et la rui-
ne des
enfants
il assimile
l'homme à la
brute et le
rend
son propre
meurtrier. Qui boit à la
santé d'autrui, détruit la sienne
propre ! La source de tout mal est

L'IVROGNERIE.

VOUS QUI ÊTES CHAUVES

Vous dont les cheveux, autrefois NOIRS ou BLONDS, sont devenus prématurément gris, lisez attentivement les témoignages importants qui suivent.

TÉMOIGNAGE DE O. N. FRÉCHETTE, Ecr.,
L. ROBITAILLE, Ecr., Pharmacien.
CHER MONSIEUR,

Permettez-moi de vous offrir mes félicitations au sujet de votre excellente préparation, le RESTAURATEUR DE ROBSON, dont j'ai eu occasion d'apprécier les effets tout à fait merveilleux. Sur la recommandation d'une personne qui s'en servait, je me procurai une bouteille de ce Restaurateur, pour voir s'il aurait pour effet d'arrêter la chute de mes cheveux qui tombaient rapidement. J'en avais à peine fait cinq à six applications que mes cheveux cessèrent de tomber. Je recommanderai certainement avec plaisir le RESTAURATEUR DE ROBSON à toutes personnes souffrant du même inconvénient.

Bien à vous,
O. N. FRÉCHETTE,
Représentant la Maison Ira Gould & Fils,
Montréal, 21 Novembre 1890.

TÉMOIGNAGE DE M. LE NOTAIRE U. LIPPÉ,
ST-JEAN-DE-MATHA,
Représentant du Comité de Joliette au
Parlement Fédéral.

On fait usage depuis plusieurs années dans ma famille du RESTAURATEUR DE ROBSON pour la chevelure, et l'on se trouve très bien sous tous rapports de son emploi. Non-seulement ce Restaurateur rend aux cheveux gris leur couleur naturelle, mais il en prévient la chute et favorise leur croissance. Suivant moi le RESTAURATEUR DE ROBSON est la préparation par excellence pour les cheveux.

U. LIPPÉ N.P.
St Jean-de-Matha, 15 Janvier 1886.

TÉMOIGNAGE DE CHARLES TELLIER, ECR.,
MARCHAND, ST FELIX LE VALOIS

Je fais usage, depuis plusieurs années, du RESTAURATEUR DE ROBSON. Cette excellente préparation m'a donné la plus entière satisfaction pour les raisons suivantes:

10 Grâce à son usage, les cheveux recouvrent leur couleur primitive. Ainsi, mes cheveux, blanchis depuis plus de trente ans, sont revenus *blonds* comme dans le temps de ma première jeunesse.

20 Mes cheveux tombaient depuis longtemps lorsque je commençai l'usage du RESTAURATEUR DE ROBSON. Je n'avais pas encore employé la moitié d'une bouteille qu'ils cessèrent de tomber. Aujourd'hui mes cheveux *tiennent* mieux que jamais.

Ma femme, qui souffrait du même inconvénient (chute de cheveux), a employé le Restaurateur avec un succès tout aussi satisfaisant.

Mon fils, âgé de vingt-quatre ans, après une maladie de plusieurs mois, voit tomber ses cheveux de manière à lui faire croire qu'il allait devenir tout à fait chauve, quand, sur ma recommandation, il se met à faire usage du RESTAURATEUR DE ROBSON, dont l'emploi non-seulement arrête de suite la chute de ses cheveux, mais les fait pousser de nouveau et très vigoureux.

30 En outre de ces qualités ci-dessus mentionnées, le RESTAURATEUR DE ROBSON nettoie la tête d'une manière vraiment admirable. Les peaux sèches disparaissent sans retard....

CHARLES TELLIER,
St Félix de Valois, 19 Mars 1888.

LE RESTAURATEUR DE ROBSON EST EN VENTE PARTOUT

A 50 cts la bouteille.



LA DANSE ST-GUY GUERIE. 7
 SAN ANDREAS, CO. CAL., CAL., fév. 1890.

Mon enfant, âgé de 13 ans, souffrait tellement de la Danse St-Guy, qu'il ne pouvait plus aller à l'école depuis 2 ans. Deux bouteilles du Joubique Nerveux du Père Koenig l'a complètement guéri.

MICHEL O'CONNEL

SATISFAIT ET RECONNAISSANT.

New York, mai 1890.

J'éprouve une plus grande satisfaction au sujet du Tonic Nerveux du Père Koenig, et voudrais vous dire : Mon fils, âgé aujourd'hui de 19 ans, souffrait depuis l'âge de 6 ans de ces convulsions épileptiques. J'avais fait usage de tous les remèdes imaginables sans pouvoir obtenir de résultats notables. Mais le jour où j'ai vu votre Tonic Nerveux, j'ai ramené à la santé. C'est pour moi un plaisir sensible de recommander votre fameux remède à tous ceux qui souffrent. Depuis, mon fils n'a plus eu de ces accès convulsifs et c'est pourquoi je suis satisfait et reconnaissant.
 N. LENOIR.

Utah House, 300 Sine ave.

GRATIS — Un Livre Importé sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Dr. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., le 15 mai 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 par \$5.

" Au Canada, par SAUNDER & Co., London, Ont. ;
 E. LÉVESQUE, Montréal, Que.; LA ROCHE & Cie, Québec

LE COUVEN'T

Abonnez vos jeunes filles à cette petite revue. 25 cts par année !
 S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

—(o):—

320 PAGES, BELLE RELIURE, L'EXEMPLAIRE 75 CENTIMS
 — En vente au College Joliette. —

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centime relié 60 centims, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que 620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

L'ÉTUDIANT

Abonnez-vous à L'ÉTUDIANT. Il traite particulièrement des questions actuelles. S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

L'ASSOCIATION DES FAMILLES

POUR LA

PRIERE DU SOIR EN COMMUN
 "ÉTUDE"

OFFERTE A MM. LES CURÉS ET MISSIONNAIRES
 PAR LE PROMOTEUR.

ÉGLISE SAINT-SAUVEUR, QUÉBEC

MM. les Curés de Trois-Rivières et de Nicolet doivent s'adresser à M. de CARUFEL, libraire, à Trois-Rivières, pour les images. (Cachets de l'Association) et pour cette "Étude."